

VOS PROBLEMES DE COUPLE EXPLIQUES PAR LA GEOGRAPHIE.

GENRE ET ESPACE DANS QUELQUES BEST-SELLERS

Jean-François Staszak

Publié dans *Géographie et cultures*, 2005, 54, pp. 11-29

La question de l'altérité n'a sans doute jamais constitué un enjeu socio-politique et scientifique plus central que dans le cadre d'un monde postmoderne et d'une pensée postmoderniste, soit depuis la fin des années 1980 et en particulier dans le monde anglo-saxon. Ainsi, aux Etats-Unis, l'acceptation, voire la défense, de la différence structure(rait) la société (*affirmative action, political correctness*) et les sciences sociales (*cultural, gender et postcolonial studies*).

Mais le respect de la différence, aussi progressiste et noble qu'il paraisse dans son principe, peut également justifier des idéologies ou des pratiques réactionnaires, voire rétrogrades. Accepter la différence peut conduire à justifier l'altérité, c'est-à-dire à légitimer des formes d'exclusion. D'une part, à ne voir que la dimension enrichissante de la différence, on en oublie facilement, parfois involontairement, que celle-ci, dans des situations de domination, peut être instrumentalisée pour construire les catégories stigmatisantes de l'altérité. D'autre part, la célébration de la différence peut amener à la réifier, à la naturaliser et en tout cas à la figer, dans l'oubli qu'elle peut aussi bien être un produit social et discursif, heureusement instable, le résultat de rapport de pouvoir que l'on peut (doit ?) vouloir contester, voire renverser.

Ainsi, la prise en compte et le respect tatillon des différences culturelles entre les civilisations (à l'échelle internationale) ou entre les groupes d'une société multiculturelle (à l'échelle nationale) peut légitimer des attitudes ou des politiques séparatistes et discriminatoires. Les plus riches et les plus puissants se replient sur leur positions, dans le plus grand respect, c'est-à-dire la plus grande ignorance, des moins riches et des moins puissants, abandonnés à leur sort avec bonne conscience puisque tout projet commun porterait atteinte au droit des uns et des autres à la différence. Ce retrait peut se combiner à un double fatalisme social, culturel et (géo)politique. D'une part, les différences seraient naturelles, ou si ancrées, ou si anciennes qu'elles ne sauraient s'estomper. D'autre part, elles seraient si profondes qu'elles rendraient difficiles, voire impossibles, toute communication ou coopération entre les groupes que ces différences séparent. Pour toutes ces raisons, la meilleure attitude consiste à prendre acte des différences, à ne pas tenter de les réduire ni de les dépasser.

À l'échelle internationale, la croyance en une irrémédiable différence entre les civilisations (en l'occurrence réduites aux religions) nourrit la crainte du choc des civilisations théorisé et annoncé par S. Huntington, conforte les Etats-Unis dans leur isolement et leur unilatéralisme, et saborde tout espoir ou tentative de dialogue ou de coopération (Huntington, 1996). À l'échelle urbaine, les *gated communities* et les sécessions urbaines, telles qu'elles ont été notamment observées à Los Angeles, résultent également d'un renoncement au projet social commun (le *melting pot*, suspecté de couler toutes minorité dans le moule *whasp*) au profit d'une simple co-présence (le mélange du *salad bowl*, qui respecte les particularisme de chaque ingrédient). Ce « respect » des différences conduit en fait les plus riches à se barricader dans leurs quartiers-citadelles, les plus pauvres étant politiquement et fiscalement abandonnés à leurs ghettos.

Cet article propose de considérer une troisième échelle : celle des genres, ou plutôt, pour user du lexique des discours dont il va être question, des sexes. La différence entre les hommes et les femmes, si elle est fétichisée, c'est-à-dire à la fois réifiée, naturalisée et conçue comme irrémédiable et irréversible, conduit chaque camp à prendre conscience des différences et de leur mesure, à abandonner toute velléité de les réduire ou de les combattre et à tenter, dans le cadre d'une incompréhension fondamentale et potentiellement conflictuelle, de limiter les dégâts occasionnés par une inévitable cohabitation (pas de sécession possible). Tout ceci au nom du respect de la différence. On retrouve là des arguments que l'on a rétorqués aux féministes : c'est parce que l'on respecte la femme en tant que femme, en tant qu'elle est différente de l'homme qu'on accepte ou justifie tel traitement particulier ; vouloir imposer l'égalité entre les hommes et les femmes, n'est-ce pas nier celle-ci dans leur féminité ?

Durant les années 1990, fleurissent les livres de développement personnel (*self-help books*) destinés à aider les couples (hétérosexuels) à résoudre leurs problèmes. À en croire leurs auteurs, ceux-ci seraient principalement liés à des malentendus. Pour partie à cause des féministes, les hommes et les femmes en sont venus à croire qu'ils sont pareils. Pour cette raison, leurs attentes, leur discours et leur comportement vis-à-vis de leur partenaire sont totalement inadaptés, ce qui nourrit frustrations, incompréhensions et tensions. Ce n'est pas en tentant de réduire ces différences, c'est-à-dire en essayant de faire en sorte que les hommes et les femmes se transforment pour parvenir à cette similitude illusoire qu'on résoudra les problèmes de couple, car c'est un vain combat : ces différences sont profondes et naturelles, on ne saurait les faire disparaître. C'est plutôt les attentes, les discours et les comportements qu'il faut changer, de façon à ce que chaque partenaire adapte ceux-ci à la différence à laquelle il est confronté : celle de l'autre sexe.

Cette vision s'inscrit dans le cadre du retour de bâton (*backlash*) contre les femmes et le féminisme que S. Faludi a vu à l'œuvre aux Etats-Unis (Faludi, 1991). La *pop-psychology* véhiculée par les *self-help books* des années 1980 conseillait plus ou moins directement aux femmes de revenir sur certains « acquis » du féminisme (l'aspiration à une carrière, à l'égalité de traitement, à des rapports symétriques avec leur partenaire, etc.) pour résoudre leurs difficultés, mieux réussir leur vie de couple et de famille - les hommes, n'étant semble-t-il pour rien dans leurs problèmes. Certes, les *self-help books* des années 1990, dont il va ici être question, se distinguent sur ce point, et demandent des efforts tant aux hommes qu'aux femmes. Mais, comme ceux de la décennie précédente, ils partent du principe que la différence entre les hommes et les femmes n'a ni à être questionnée, ni à être combattue.

Dans la mesure où cette différence, constituée en altérité, s'articule à des effets de domination (dont ces ouvrages ne parlent pas), ceux-ci tendent à persuader leurs lecteurs, démunis et avides de conseils, qui se trouvent être principalement des lectrices, d'accepter le mauvais sort qui leur est fait, et participent donc à la perpétuation des inégalités de genre. « À travers la *pop-psychology*, le retour de bâton s'est infiltré dans les lignes de front les plus intimes, marquant de la façon la plus efficace et la plus destructive son message déprimant et moralisateur dans l'esprit des millions de femmes qui se sentaient déjà fragiles et vulnérables » (Faludi, 1991 : 336).

Indubitablement, ces *self-help books* constituent un corpus intéressant pour qui s'intéresse à la question du genre. Il est plus inattendu que deux des plus grands *best sellers* du genre dans les années 1990 lient directement et explicitement cette question à des enjeux ou des processus géographiques. Cet article vise à analyser comment l'espace est mobilisé par ces ouvrages pour décrire, expliquer et légitimer la différence entre les genres ou les sexes, et à confronter ce discours à ce que les géographes disent (ou devraient dire ?) en la matière.

I Mars et Vénus

Les Hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus : tel est le titre d'un des plus gros best-sellers des années 1990¹. Ce livre, qui décrit les différences entre les hommes et les femmes, fait dès le premier chapitre appel une parabole géographique, sensée rendre compte de ces différences, qui sera reprise tout au long de l'ouvrage.

« Essayez de vous imaginer que les hommes viennent de Mars et les femmes de Vénus. Qu'un beau jour, il y a très longtemps, les Martiens, regardant dans leur télescope, découvrirent les Vénusiennes. Que cette découverte éveilla en eux des sentiments absolument sans précédent. Et que leurs élans amoureux devinrent si forts qu'ils inventèrent les voyages interplanétaires et s'envolèrent vers Vénus [... Martiens et Vénusiennes vivent un temps un « amour magique » dans l'harmonie la plus parfaite, se délectant de leurs différences...]. Un jour, Martiens et Vénusiennes émigrèrent sur la Terre. Au début, tout leur parut merveilleux et magnifique. Mais l'atmosphère terrestre exerçant sur eux son influence maléfique, ils se réveillèrent, un beau matin, victimes d'une forme très particulière de perte de mémoire : l'amnésie sélective ! Les Martiens comme les Vénusiennes avaient oublié qu'ils venaient de planètes différentes et qu'ils ne pouvaient être qu'intrinsèquement dissemblables. En une nuit, tout ce qu'ils savaient de leurs dissimilitudes avait été effacé. Dès lors, les hommes et les femmes sont perpétuellement en conflit » (Gray, 1997 : 19)

Le déterminisme géographique est explicite : « ils venaient de planètes différentes et qu'ils ne pouvaient être qu'intrinsèquement dissemblables ». Mais si J. Gray montre tout au long du livre (dont c'est précisément l'enjeu) en quoi Marsiens et Vénusiennes diffèrent, il ne précise jamais comment les planètes déterminent ces différences, ni même en quoi les deux planètes diffèrent. Il ne dit rien d'ailleurs de Mars ni de Vénus en tant que lieux : il nous parle de « la vie sur Mars », du comportement et des valeurs des Marsiens, puis de « la vie sur Vénus », des systèmes de valeurs, des goûts qui y prévalent (Gray, 1997 : 27-31). Il présente les Marsiens et les Vénusiennes sans aucune référence à leur environnement. De ce que le lecteur peut en savoir, Mars et Vénus ne se différencient que par leur localisation au sein du système solaire, par les caractéristiques des peuples qui y vivent, et par leur nom.

Vénus, la planète d'où viennent les femmes, a été baptisée du nom de la déesse de l'amour ; Mars, celle des hommes, du dieu de la guerre. La toponymie sidérale, par sa référence à la mythologie romaine, attribue bien à chaque planète un sexe et une série de caractères qui sont ceux du dieu éponyme et ceux que la civilisation occidentale attribue aux genres masculin et féminin (fig. 1). Les symboles astrologiques des deux planètes sont d'ailleurs ceux par lesquels les biologistes figurent les sexes masculins et féminins.



Fig. 1 : J. David, *Mars désarmé par Vénus et les trois Grâces*, 1824, Musées royaux des beaux-Arts, Bruxelles

¹ Plus de 30 millions d'exemplaires vendus, en 40 langues (source : www.marsvenus.com).

Alors, Martiens et Vénusiennes diffèrent-ils par le jeu magique d'une analogie, par une contagion symbolique qui fait circuler le sens entre le lieu, le nom du lieu et les habitant du lieu ? Ou faut-il envisager une explication plus « rationnelle », un déterminisme géographique par exemple ? On ne le saura pas, l'auteur ne nous dira rien du rôle de la planète dans l'affaire. Bien sûr, si l'auteur ne s'explique pas sur ce point, c'est que ce récit des origines s'assume comme une fiction.

Pourquoi cette fiction prend-elle une forme géographique, et pourquoi celle-ci est-elle jugée assez pertinente pour donner son titre à l'ouvrage ? Sans doute, l'auteur estime que les hommes et les femmes ne se rendent pas (assez) compte de leur dissemblance, leur proximité spatiale dissimulant leurs natures éloignées. Pour qu'ils en saisissent la portée, il faut qu'ils imaginent que les hommes et les femmes sont *aussi différents* que s'ils ne venaient pas de la même planète. « Pour un peu, ils sembleraient venir de planètes différentes, tant leur langage et même leurs besoins diffèrent fondamentalement » (Gray, 1997 : 14). La métaphore de l'origine géographique, exacerbée puisque sidérale, semble une façon de faire comprendre le caractère premier, définitif de la différence (on ne peut rien changer à l'origine) ainsi que l'ampleur de la celle-ci (les hommes et les femmes sont des aliens les uns pour les autres). « Admettre que son partenaire est aussi différent de soi qu'un être venu d'une autre planète rend plus facile de tenter de s'accommoder de ses spécificités et se détendre, ou lieu de résister ou d'essayer de le changer. On n'attend plus de lui l'impossible » (Gray, 1997 : 14).

La figure de style consistant à inventer deux origines géographiques différentes pour expliquer la différence entre deux individus ou deux groupes qui habitent au même endroit est ancienne et courante. Ainsi, dans une nouvelle orientaliste de Maupassant, le narrateur confie à propos de sa « petite épouse » arabe : « Je m'attachai d'une façon bizarre à cette créature d'une autre race, qui me semblait presque d'une autre espèce, née sur une planète voisine » (Maupassant, 1889).

La pertinence (l'efficacité rhétorique) de cette métaphore se fonde sur le syllogisme qui suit :

- les caractéristiques des êtres sont conditionnées par les lieux dans lesquels ils naissent (parmi les modes de « conditionnement » : l'analogie, le déterminisme environnemental, la sélection naturelle darwinienne)
- les lieux sont d'autant plus différents qu'ils sont éloignés
- en conséquence, les êtres sont d'autant plus différents qu'ils viennent de lieux éloignés

On en déduit que si deux êtres sont différents alors qu'ils vivent dans le même milieu, c'est nécessairement qu'ils viennent de lieux éloignés. La géographie est utilisée pour caractériser, voire expliquer, des différences. Et, comme l'explication est déterministe et renvoie à une cause première qu'on ne saurait modifier (on ne remonte pas le temps), ces différences sont posées comme définitives et incontestables. La géographie, cela sert à fonder l'altérité. Quand l'autre est ici, on ressent le besoin de recourir à une fiction car la géographie est la meilleure garantie de l'altérité

Le succès du livre de J. Gray va faire de la formule de son titre une recette. Des humoristes sud-africains suggèrent que *Les Madames [blanches] viennent de Mars, les bonnes [noires] de Vénus* (Francis, Dugmore et Schacherl, 2000, fig. 2) (comme si les différences de statut social et « racial » ne suffisaient pas...). Bien plus sérieusement, un politologue américain renommé, cherchant à rendre compte de dissensions entre les États-Unis et certains pays européens à l'occasion de la seconde guerre du Golfe, révèle : « les Américains viennent de Mars, les Européens viennent de Vénus » (Kagan, 2003). L'image s'érige en cliché, comme en attestent les exemples qui suivent (repérés sur de multiples sites web en français ou en anglais – la liste ne prétend pas à l'exhaustivité).

MARS	VÉNUS
Chimpanzé	Bonobo
Homme	Singe
Chien	Chat
Ordinateur	Organisme
PC	Macintosh
Table	Canapé
Technicien	Designer
Ingénieur	Architecte
Physicien	Mathématicien
Expert	Journaliste
Avocat	Médecin
Étudiants	Professeur
Client	Fournisseur
Allemand	Italien
Chypriote turc	Chypriote grec
Républicain	Démocrate
Conservateur	Libéral

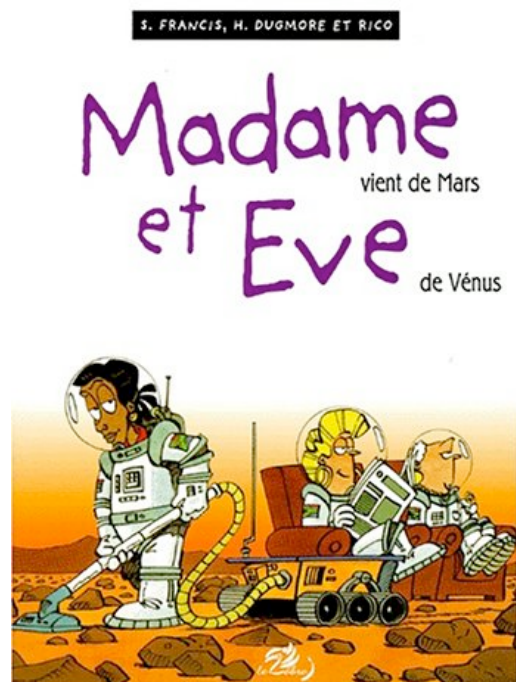


Fig. 2 : *Madame et Eve*, Tome 6

L'usage de la fiction d'origines planétaires différentes a sa logique à propos d'êtres ou d'objets qui se trouvent dans le même espace, qui ont la même origine et que la géographie ne peut en conséquence parvenir à différencier. Il est plus curieux, car superfétatoire, appliqué à des groupes que la géographie distingue (Américains/Européens, Allemand/Italiens, Chypriotes turcs et grecs). C'est sans doute que la distance qui les sépare n'est pas (plus) suffisante : est-ce parce qu'à une planète mondialisée devrait correspondre une humanité homogène ?

Le caractère binaire et clairement axiologique des oppositions dont il vient d'être question montre bien qu'il ne s'agit pas seulement de rendre compte de différences. Il s'agit plutôt de classer, de mettre en catégories. Ce qu'on voit ici à l'œuvre, c'est une construction de l'altérité, c'est-à-dire la stigmatisation de la différence, ou tout du moins la mobilisation de certains caractères pour construire des oppositions entre des groupes dont on assure par la même occasion la cohésion interne (*ie.* l'identité).

II La Grotte et la Forêt

Pourquoi les hommes n'écoutent jamais rien et les femmes ne savent pas lire les cartes routières, tel est le titre d'un autre *self-help book* à succès. Il s'agit d'un livre de vulgarisation qui vise, en faisant appel à la sociobiologie, à décrire et expliquer les différences entre les hommes et les femmes, et à aider les couples à résoudre les conflits qu'entraînent ces dissemblances ou plutôt la méconnaissance de celles-ci (les couples homosexuels, faut-il croire, s'entendent mieux).

Les auteurs, A. et B. Pease, recourent aussi (mais ponctuellement) à la fiction géographique employée par J. Gray : « ce livre est un peu comme un guide pour visiter un pays étranger. Il contient des expressions locales ou de l'argot du cru, du langage gestuel et des raisons pour

De nombreuses failles mériteraient d'être notées, notamment la tautologie sur la fonction maternelle de la mère ou le fait que les cavernes ne servaient pas d'habitat. Mais après tout, l'histoire est présentée comme une légende (« il était une fois »). En fait, il ne s'agit pas comme chez J. Gray d'une fiction. Les auteurs reviennent ensuite sur ce mythe fondateur pour en préciser la réalité historique :

« Ces rituels et comportements simples existent toujours dans les civilisations anciennes, notamment à Bornéo, dans certaines parties de l'Afrique et de l'Indonésie, chez certaines tribus d'Aborigènes, en Australie, de Maoris, en Nouvelle-Zélande, et chez les Inuits, au Canada et au Groenland [...] mais, pour les hommes et les femmes qui vivent dans les pays civilisés modernes, ces vieilles règles ont été oubliées, et l'anarchie, la confusion et le mécontentement ont pris leur place » (Pease, 2001 : 43).

Cette histoire de la différenciation des sexes met en avant des causes géographiques. Ce nouveau mythe de la caverne explique en termes d'histoire naturelle la construction d'une différence entre les hommes et les femmes, qui tient fondamentalement à leur affectation à deux espaces différents : à la femme, l'intérieur de la caverne et les vertus domestiques ; à l'homme, l'extérieur et la maîtrise de la nature. Les hommes et les femmes sont différents par nature parce qu'ils relèvent par nature de deux espaces naturellement différents ; aussi les dissemblances entre les hommes et les femmes tiennent pour beaucoup à leurs capacités et comportements spatiaux (« la capacité spatiale étant un des attributs masculins les plus forts » [Pease, 2001 : 258]). Ainsi, l'ouvrage dédie un chapitre spécifique à la capacité spatiale (fig. 4)



Fig. 4 : Pease, 2000 : 177

C'est sans doute pourquoi la capacité à lire les cartes sert de titre à l'ouvrage : elle est à la fois symptomatique et fondatrice de la différence entre les hommes et les femmes. En outre, les éditeurs, anticipant sur les attentes du lectorat, ont sans doute estimé qu'une bonne façon de présenter cette différence était de mettre l'accent sur un phénomène « évident » mais difficile à expliquer : l'inégale aptitude cartographique des hommes et des femmes. Probablement, chacun(e ?) s'est un jour étonné(e) de la maladresse des femmes face à une carte, et a donc envie de se procurer le livre qui l'explique. Si l'idée que les femmes ne savent pas lire les cartes ne relevait pas du sens commun, ce titre serait vraiment mal choisi.

L'ouvrage ne précise pas comment les individus acquièrent des aptitudes (spatiales notamment) qui leur permettent de mieux vivre dans le milieu où ils évoluent, pas plus qu'il ne précise si (ni comment) ces aptitudes sont transmises. C'est sans doute pour simplifier le propos ou éviter un point qui reste polémique aux États-Unis. Il est toutefois clair que les auteurs se réfèrent à la théorie synthétique de l'évolution (ou néodarwinisme). Selon celle-ci, les aptitudes sont portées et transmises par des gènes. Ceux-ci connaissent des mutations aléatoires, et la sélection naturelle et sexuelle facilitent la survie et la reproduction des individus qui bénéficient des gènes déterminant les aptitudes les plus adaptés à leur milieu. Pour A. et B. Pease, la grotte et la forêt constituent des environnements différents : pour y réussir, il faut des aptitudes différentes. La grotte et la forêt diffèrent en ce qu'ils constituent des « natures » qui sélectionnent de façon différenciée. C'est d'un point de vue darwinien que les lieux diffèrent : il s'agit d'un déterminisme environnemental, certes sophistiqué mais qui procède des mêmes fondements que la théorie hippocratique des climats : « une même espèce pour des mondes différents » (fig. 5), tel est le titre du premier chapitre. En termes géographiques, on dira que c'est moins le lieu que le milieu qui diffèrent.

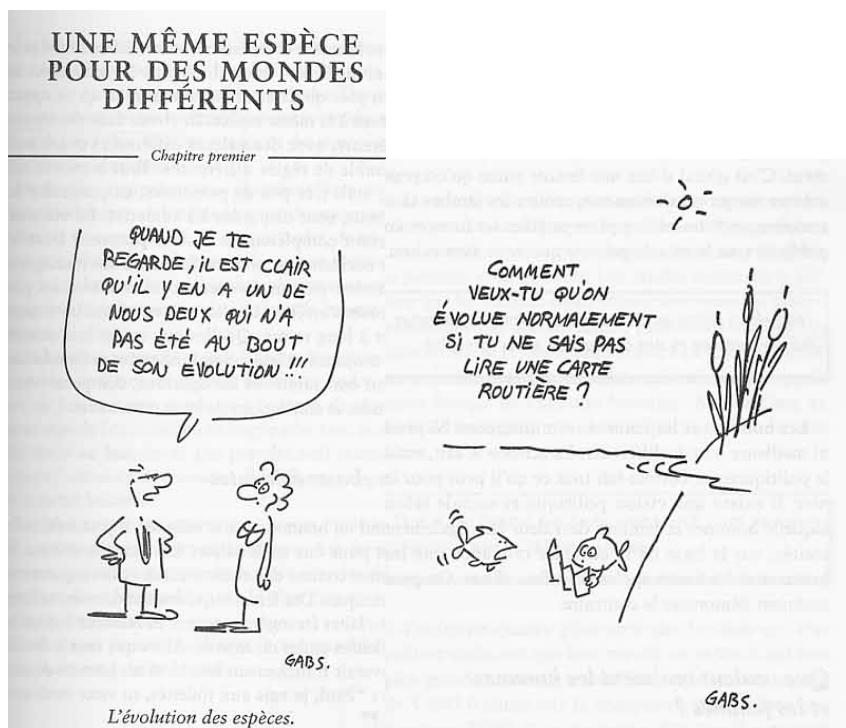


Fig. 5 : Pease, 2000 : 25, 413

La géographie, qui n'est bien sûr pas l'enjeu de l'ouvrage, est pourtant au cœur de son propos. Les différences entre les hommes et les femmes tiennent beaucoup à des capacités spatiales spécifiques à chacun(e), et celles-ci résultent de l'adaptation darwinienne des deux sexes à deux milieux différents. La géographie est ainsi mobilisée pour exprimer, expliquer et – ce

qui est peut-être plus important - faire accepter les différences entre les hommes et les femmes. Qu'en pensent les géographes ?

III Un défi pour les géographes

Dans le monde anglo-saxon, le thème du rapport entre les hommes et les femmes est bien inscrit depuis les années 1970 dans les programmes scientifiques et universitaires, mais il est abordé en des termes très différents. On n'y parle pas de sexe mais de genre, considérant que les rôles masculins et féminins sont des constructions socio-historiques : la question des fondements biologiques de la différence entre les hommes et les femmes n'est jamais abordée, si ce n'est pour les dénoncer comme de dangereuses illusions résultant d'une idéologie sexiste. C'est précisément contre cette théorie du genre que se dressent A. et B. Pease, qui rejettent « les clichés politiquement corrects » et « l'argument stéréotype » de la « conspiration des mâles » soutenu par « un certain nombre de groupes de pression » (Pease, 2001 : 30-35). Pour nos auteurs, qui s'inscrivent dans le prolongement du retour de bâton anti-féministe (Faludi, 1991), les différences entre les hommes et les femmes sont innées (leur livre traite des sexes, non des genres) et déterminées par le milieu naturel.

Comment expliquer ces positions si antagonistes ? La géographie a depuis longtemps jeté le déterminisme physique aux poubelles de l'histoire des sciences.. Est-ce à dire que les géographes rejettent le néodarwinisme ? Certes non : ils acceptent volontiers que la théorie de l'évolution rende compte de l'histoire naturelle, celle des espèces (y compris l'espèce humaine), mais s'en désintéressent, car c'est l'histoire des sociétés qui les concerne, et ils partent du principe que la première n'explique pas la seconde, que le social ne doit rien au biologique. Le problème, c'est que cette idée ne fait l'unanimité qu'au sein des sciences sociales. Depuis la fin des années 1970, différentes théories d'inspiration néodarwinienne viennent la battre en brèche : la sociobiologie, la théorie des mènes, les théories de la co-évolution génétique et culturelle, l'éthologie (et particulièrement la primatologie) culturelle, l'anthropologie cognitive². Selon ces thèses, nombre des caractéristiques des êtres humains et aussi des sociétés seraient déterminées par les gènes, et donc par les lois de l'évolution ; bien des phénomènes qu'on croit sociaux seraient en fait naturels. Comment les sciences sociales régissent-elles à ces ouvrages dont les titres clament *Les Origines animales de la culture* (Lestel, 2001) ou *Les Bases naturelles de la morale* (Waal, 1997) ? De façon générale, on les ignore. Trois hypothèses peuvent l'expliquer.

Premièrement, la géographie, et plus généralement les sciences sociales, s'inscrivent dans un autre paradigme que ceux des sciences dures, notamment de la biologie, de la neurologie et de l'histoire naturelle néo-darwinienne qui inspirent ces ouvrages. On aurait là deux champs étrangers l'un à l'autre, qui s'ignorent ou en tout cas ne communiquent pas. On refuserait d'ouvrir le débat avec les sciences dures car on comprend mal leur discours et on hésite à s'aventurer hors de son champ de compétence. Les collègues des sciences dures n'ont pas la même frilosité, et ne craignent pas de tirer les conséquences politiques ou sociologiques de leurs découvertes. Ne peut-on au moins sur ces points défendre nos positions ?

Deuxièmement, le statut discursif des *self-help books* dont traite cet article est inversement proportionnel à leur tirage. Un scientifique, spécialement s'il s'inscrit dans les sciences sociales, n'est pas sensé les lire, encore moins perdre son temps à les commenter ou les réfuter, tant il est acquis qu'il y s'agit d'un ramassis d'âneries. Pourtant, du point de vue des sciences sociales, peu importe que les thèses qui y sont défendues soient exactes ou non. Au même titre que l'astrologie, les soucoupes volantes et les rumeurs urbaines, cette vision de l'homme et de la femme constitue un fait social, massif si on le mesure aux ventes de ces

² Pour ne citer qu'un ouvrage représentatif dans chaque courant : Wilson, 1987 ; Dawkins, 1996 ; Durham, 1991 ; Waal, 1997 ; Sperber, 1996.

ouvrages. La géographie sociale et/ou culturelle, qui s'attache aux représentations et aux comportements des acteurs, ne peut s'en désintéresser. Plus loin : à partir du moment où les acteurs adhèrent à cette vision, c'est-à-dire abordent la différence entre les hommes et les femmes comme ayant des causes et des manifestations géographiques, ils agissent en conséquence, et leurs actions participent à la production de la réalité, spatiale notamment. Que leur croyance soit fondée ou non, les résultats sont les mêmes : comme le dit le « théorème » de W.I. Thomas : « if men [sic] define situations as real, they are real in their conséquences ». Il suffit que des millions de personnes pensent que le genre est une question de géographie pour que, *de fait*, le genre soit une question de géographie.

Troisièmement, outre leur statut discursif, nos *best-sellers* peuvent ne pas susciter l'intérêt des géographes français parce que c'est de sexe (ou de genre) qu'il s'agit. Or, la majorité de ceux-ci considèrent encore que leurs recherches ne peuvent porter que sur des objets spatiaux (ville, région, paysage, territoire, etc.) - sauf à sortir de la discipline et à courir le risque de perdre leur légitimité. Le genre, accorde-t-on, s'inscrit bien sûr dans l'espace, mais, les différences de genre n'étant pas directement ou essentiellement spatiales, elles ne relèveraient pas de la géographie. Le chercheur qui, à l'occasion d'un travail sur un espace ou un processus spatial, rencontre des enjeux de genre est ainsi autorisé à les aborder pour mieux comprendre les questions qui le préoccupent, mais le genre n'est pas un objet dont il peut ou veut se saisir. C'est la spatialisme de la géographie française qui la détournerait des enjeux de genre. Mais, même dans cette logique, ne peut-on croire que les millions de lecteurs qui lisent ces ouvrages vont se persuader que la question de la différence des sexes est d'ordre spatial, et que (revoici Thomas) cette différence devient alors de fait un phénomène spatial ?

La mobilisation bruyante d'arguments géographiques dans un sens (souvent déterministe) qui n'est pas celui des géographes n'est pas rare. C'est ainsi la géographie qui explique *Richesse et pauvreté des nations* (Landes, 2000) et qui rend compte *De l'Inégalité parmi les sociétés* (Diamond, 2000). Ces ouvrages sérieux ont été lus et critiqués par les géographes. Si les *best-sellers* mentionnés dans cet article n'ont pas bénéficié du même traitement, est-ce parce qu'ils relèvent d'un type de discours (*self-help book*, vulgarisation) moins pris au sérieux (quoique bien plus lus), ou parce que les différences entre les hommes et les femmes sont moins problématiques qu'entre les pays ?

Au-delà de la question du genre, au-delà du déterminisme environnemental, l'emploi de fictions géographiques pour expliquer ou exprimer des différences, ou plutôt, fabriquer de l'altérité (et de l'identité) ne devrait pas laisser le géographe indifférent. Mars et Vénus en est une illustration qu'on peut juger bénigne au sens où la fiction s'y assume comme telle. Il n'en va pas toujours ainsi. Par exemple, quand on argumente du découpage continental pour refuser à la Turquie dans l'Union européenne, a-t-on bien conscience que l'on renvoie à un mythe géographique ? Il ne s'agit pas là de Mars et Vénus, mais de Zeus et d'Europe (fig. 6) – et toujours de genre. Les géographes savent que les continents ne sont pas des choses en soi, qui existeraient avant les Hommes et indépendamment d'eux. Ils ont été produits par des discours, souvent à des fins politiques, ce qui explique d'ailleurs que leur nombre comme leurs limites sont l'objet de fluctuations et de débats. Les continents sont une fiction qui sert (tout comme celle de Mars et Vénus) à produire et légitimer de l'altérité. On continue pourtant à les énumérer et les cartographier, souvent sans état d'âme apparent, dans les manuels scolaires – ceux-là mêmes dont se souviennent les hommes politiques quand il s'agit de prendre des décisions. Pour parodier Thomas : si les Hommes considèrent les continents comme des réalités, ils sont réels dans leurs conséquences.



Fig. 6 : P. Véronèse, *L'Enlèvement d'Europe*, 1580, Palazzo Ducale, Venise

Les deux best-sellers présentés montrent à l'œuvre deux modes de construction et de légitimation de l'altérité par la géographie : le déterminisme néodarwiniste et la fiction géographique (et sa réification). Il est de la responsabilité des géographes de déconstruire ces discours, savants ou vernaculaires, qui font usage de la discipline. Cela suppose de connaître l'histoire de la discipline, à laquelle ces arguments sont souvent empruntés, et de l'assumer dans un travail de mémoire critique. Cela suppose aussi d'oser le débat avec les sciences dures, débat sans doute difficile car les sciences dures s'y sont engagées avant nous, et avec une légitimité scientifique et sociale supérieure à la nôtre.

Références

- Diamond J., 2000 [1^{ère} éd. : 1997], *De l'Inégalité parmi les sociétés*, Paris, Gallimard.
- Durham W.H., 1991, *Coevolution. Genes, Culture and Human Diversity*, Stanford University Press.
- Faludi S., 1991, *Backlash. The Undeclared War against American Women*, New York, Doubleday.
- Francis S., H. Dugmore et R. Schacherl, 2000, *Madame et Eve*, Tome 6 : « Madame vient de Mars, Eve de Vénus », Vent d'Ouest.
- Gray J., 1997 [1^{ère} éd. : 1992], *Les Hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus*, Paris, J'ai Lu.
- Hawkins R. , 1996 [1976], *Le Gène égoïste*, Paris, Odile Jacob.
- Huntington S., 1997 [1996], *Le Choc des civilisations*, Paris, éd. Odile Jacob, 1997
- Kagan R. , 2003, *Of Paradise and Power: America and Europe in the New World Order*, Knopf.
- Landes D.S. , 2000 [1^{ère} éd. : 1998], *Richesse et pauvreté des nations*, Paris, Albin Michel.
- Lestel D., 2001, *Les Origines animales de la culture*, Paris, Flammarion.
- Maupassant G. de, 1889, *Allouma*, première publication dans *L'Écho de Paris*, 10 et 15 février.
- Pease A. et B., 2001 [1^{ère} éd. :], *Pourquoi les hommes n'écoutent jamais rien et les femmes ne savent pas lire les cartes routières*, Paris, First Editions.
- Sperber D., 1996, *La Contagion des idées*, Paris, Odile Jacob.
- Waal F. de, 1997 [1996], *Le Bon singe. Les bases naturelles de la morale*, Paris, Bayard.
- Wilson E.O., 1987 [1975], *La Sociobiologie. La nouvelle Synthèse*, Monaco, Le Rocher.